

## Quelques documents inédits sur Toussaint Bastard (1784-1846)

Médecin et naturaliste \*

par Jean THÉODORIDÈS

Nous devons à l'exquise obligeance de Madame Aubert Gris (1), arrière-petite-fille du médecin et botaniste Toussaint Bastard (1784-1846), et de son fils Monsieur Aubert, les documents concernant leur ancêtre que nous présentons ici.

Toussaint Bastard naquit à Chalonnes (Maine-et-Loire) le 20 février 1784. Son père et son grand-père étaient chirurgiens dans cette localité et sa mère s'appelait Renée Réverier. Il suivit les cours de l'Ecole Centrale d'Angers et fut admis comme chirurgien interne à l'Hôpital Saint-Jean tout en poursuivant des études de botanique sous la direction de Merlet de la Boulaye. En 1807, il fut nommé directeur du Jardin des Plantes d'Angers, fit des cours et organisa des excursions pour les étudiants. Le 18 janvier 1808, il épousa à Angers Mélanie-Perrine Rivaut (2) et, en septembre de la même année, se rendit à Paris pour y rencontrer divers naturalistes. En 1809, il publia son *Essai sur la flore du Maine-et-Loire*, ouvrage remarquable et qui étonne encore par sa connaissance approfondie des localités prospectées. En 1810, il publia sa *Notice sur les végétaux les plus intéressants du Jardin des Plantes d'Angers*. Au printemps de 1811, il visita durant deux mois l'Auvergne en compagnie des célèbres botanistes de Candolle et Ramond de Carbonnières et publia des *Observations sur les fécondations faites sous l'eau* effectuées au cours de la visite des lacs du Mont-Dore.

En 1815, il ne put contenir son indignation devant l'occupation de la France par les Alliés, ferma le Jardin des Plantes d'Angers pour en interdire l'accès aux Prussiens et aux Russes, ce qui lui valut d'être révoqué avec une indemnité de 1 200 francs. Il se vit donc obligé de poursuivre ses

---

(1) Nous remercions notre maître et ami le Prof. H. Harant (Montpellier) par l'intermédiaire duquel nous sommes entrés en relation avec Madame Aubert Gris.

(2) L'acte de mariage est conservé dans les papiers de famille.

(\*) Communication présentée à la Société Française de l'Histoire de la Médecine, le 12 décembre 1964.

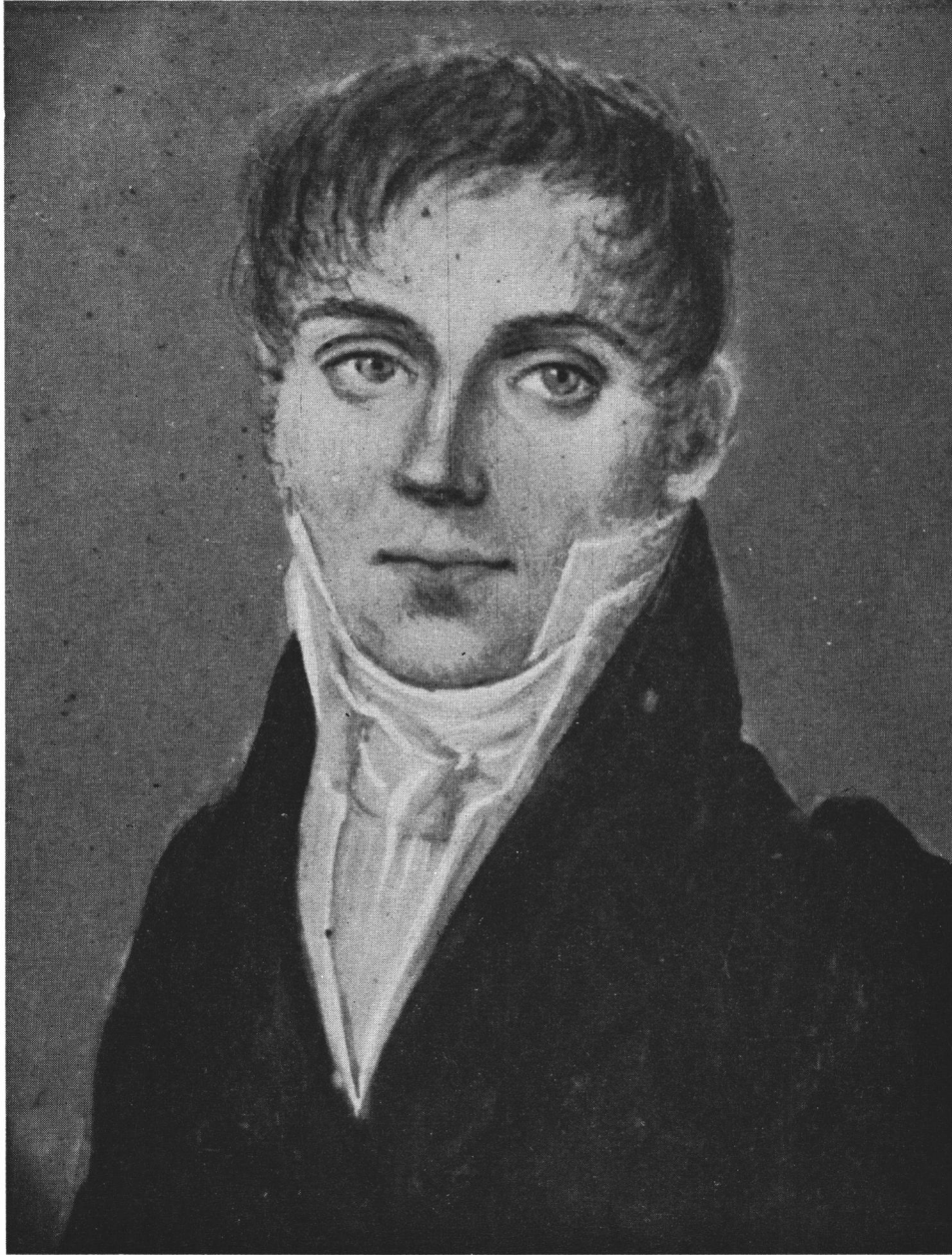


Fig. 1. — Toussaint Bastard (1784-1846) (d'après une miniature exécutée en 1808)

études médicales et se rendit en 1817 à Paris où, le 30 juin de la même année, il obtenait le titre de docteur en médecine avec une thèse intitulée : *De l'influence des saisons dans les contrées de l'ouest de la France* dédiée à C. Duméril. Il retourna ensuite dans son pays natal. En 1821 (du 14 avril au 9 août), il effectua un long voyage à travers le sud de la France en compagnie de Oscar-Leclerc Thouin, neveu d'André Thouin (1747-1824), Professeur de Culture au Muséum de Paris. Une importante partie du minutieux journal tenu par Bastard lors de ce voyage a été publiée récemment par le Professeur Harant de Montpellier (3). C'est au cours de ce voyage, en passant à Montpellier que Bastard eut l'occasion de faire la connaissance de Victor Jacquemont, l'ami de Stendhal et de Mérimée, et nous avons publié grâce à l'obligeance de Madame Aubert-Gris une lettre de ce dernier qui lui est adressée (4).

Il retourna ensuite à Angers, où il exerça la médecine, tout en poursuivant ses recherches botaniques et entomologiques. Il y mourut le 27 juin 1846, des suites d'une hépatite aggravée par une chute qu'il fit en cueillant une fougère (*Asplenium lanceolatum*) au sommet d'un rocher. Son enterrement eut lieu au milieu d'une grande affluence de pauvres qu'il avait soignés avec dévouement (5).

Toussaint Bastard, d'idées républicaines et anticléricales, fut l'ami de son compatriote le célèbre sculpteur David d'Angers et du conventionnel Louis-Marie Larévellière-Lépeaux (1753-1824). D'après ses biographes, il avait un caractère difficile et était misanthrope.

Dans les pages que nous présentons ici, nous le voyons sous un tout autre jour, car vis-à-vis de sa femme il se montre un bon mari attentionné et courtois, lui donnant un véritable journal de ses séjours parisiens et manifestant tendrement et affectueusement son impatience à la retrouver.

Les documents inédits que nous publions ici, comprennent :

- 1) Le journal rédigé par Bastard à Paris (1808).
- 2) Le journal rédigé par le même lors du séjour à Paris (1817) au cours duquel il prit le grade de docteur en médecine.

---

(3) Le voyage d'un médecin naturaliste en Languedoc (1821) ou le Journal de Toussaint Bastard. *Annales Société Hort. Hist. Nat. Hérault*, 1959 à 1962.

(4) J. Théodoridès, Une lettre inédite de Victor Jacquemont au botaniste Toussaint Bastard. *Stendhal-Club*, n° 11, 1961, 99-106.

(5) Les renseignements biographiques sont empruntés d'une part au *Dictionnaire des notabilités angevines* de Célestin Port et à la notice, donnée par le Prof. Harant en tête de la publication du Journal de voyage de Bastard (1821) et à des indications transmises par la famille.

I. — NOTES D'UN ETUDIANT EN MEDECINE  
EN 1808

Notre voyage s'est fait sans incident ; j'ai beaucoup à te dire, mais je suis tout étourdi de tout ce que j'ai vu en arrivant. Enfin, je suis à Paris, et je ne sais si je dois croire que j'y suis. Ce matin quand je me suis éveillé, je ne savais où j'étais, mais un bruit confus de voix et de différents cris, et surtout le bruit des voitures m'a bien vite rappelé que j'étais dans une grande ville.

J'ai promis un journal de ma vie à Paris, je serai exact à remplir cette promesse. Parti le 7 au matin, j'arrivai donc à la Messagerie et j'attends une demie heure. Enfin nous montons en voiture, et nous partons. Je ne parlerai pas de mes compagnons de voyage puisque j'étais dans le cabriolet par raison d'économie et, seul avec le conducteur qui était un brave homme. Nous arrivâmes à la Flèche où nous dinâmes, et là, je commençai à connaître mes compagnons de voyage, mais comme j'ai beaucoup à te parler de moi, tu me dispenses de parler d'eux, ils n'avaient rien de remarquable et aucun rapport avec moi, puisque je n'étais pas avec eux.

J'ai trouvé la Flèche une jolie petite ville, je profitai d'un instant pour aller voir le Prytanée que je n'ai vu qu'en dehors. Le soir nous arrivâmes au Mans que je n'ai pu voir puisqu'il faisait nuit. Nous en partîmes le 10 septembre à 1 heure par un temps affreux et tout fatigués de la veille. Le dîner se fit ce jour à Nogent où nous allâmes voir le tombeau de Sully, ministre de Henri IV. Le soir après avoir traversé les vastes plaines de la Beauce, nous arrivâmes à Chartres ayant fait trente lieues dans la journée. Nous ne mangeâmes point de ses pâtés quoiqu'ils passent pour être fort bons, nous n'y allâmes point non plus voir l'église de cette ville. Elle renferme cependant des chefs-d'œuvres de sculpture, mais il faisait nuit et très froid. Le lendemain nous partîmes à 4 heures du matin, pour nous rendre à Paris dans la journée. Avant d'arriver à notre destination, nous passâmes à Rambouillet à 1 lieue de Paris, Palais Impérial qui a un fort beau parc où Sa Majesté va chasser le cerf avec les Princes et les Rois. Nous nous proposâmes de le visiter à notre retour, s'il est possible ; le peu que nous en avons vu nous invita fortement à voir le reste.

Nous avons dîné à 10 lieues de Paris où nous sommes arrivés à la nuit. Malgré ce désagrément, j'ai regardé de toutes mes forces pour tâcher de me faire au moins une idée de Paris, mais je n'ai vu qu'un assemblage confus de maisons et un nombre infini de réverbères ; j'en ai vu trente en enfilade. Après avoir pris une chambre dans un petit hôtel près des Messageries on nous a entraîné au Spectacle dit des Français. Là, j'ai vu quelques-uns des premiers talens déployer toute leur énergie dans une tragédie de Racine « Iphigénie en Aulide », après quoi nous sommes revenus nous coucher.

20 septembre 1808.

Aujourd'hui ma journée s'est passée aussi agréablement que les autres mais j'ai éprouvé bien des sensations différentes. Le matin nous allâmes chercher une chambre plu convenable que celle où nous avons couché. Après avoir discuté des prix, nous avons, mon ami Bourgoïn (6) et moi arrêté une chambre dans l'hôtel de France, n° 13, vis-à-vis des diligences, nous nous sommes habillés, avons déjeuné et ensuite été voir le Salon de l'exposition de tableaux et de sculptures. Il y a de magnifiques choses ; que n'es-tu avec moi, ma chère amie, pour partager le plaisir que j'ai à voir tant de beautés.

J'ai vu le Palais-Royal et ses boutiques brillantes. On pourrait facilement y passer sa vie entière. On y trouve tout ce qui est nécessaire à la vie, et surtout beaucoup de superfluités. Le soir nous avons été à l'Opéra-Comique. Là j'ai entendu chanter comme on ne chante point ailleurs, tout y est magnifique, il est impossible que tu te fasses

---

(6) Bourgoïn était contrôleur des messageries d'Angers.

idée plus juste des salles de spectacle qu'en les comparant aux nôtres, qu'en mettant côte à côte une écurie et un palais... Puis j'ai été me promener ensuite dans les galeries du Palais Royal qui étaient éclairées par les lumières de toutes les boutiques, outre celles des réverbères qui y sont en grand nombre, alors que les prêtresses de Vénus (c'est-à-dire les p...) s'y promenaient parées supérieurement, et surtout avec un air dont tu ne peux te faire une idée... Ah, eh bien, ma chère amie, cet air a fait sur moi l'effet contraire qu'il produit sur d'autres... c'est-à-dire qu'il m'a dégoûté.

La police leur défend de s'y promener en jour, mais je crois que lorsqu'elle ne leur défendrait pas, elles ne sortiraient pas, elles n'en soutiendraient pas la lumière quoique plusieurs paraissent belles la nuit, elles feraient peu de conquêtes le jour, enfin je me suis couché la tête remplie de tout ce que j'avais su et le cœur plein de ton souvenir.

Ce matin, après avoir copieusement déjeuné dans notre chambre j'ai été voir Monsieur de Candolle (7). Je l'ai trouvé, il m'a parfaitement reçu, et je dois déjeuner demain chez lui ; après nous travaillerons à la Botanique. J'ai été ensuite au Jardin des Plantes. Ah ! mon Dieu ! que le nôtre est petit en comparaison ! J'ai été voir M. Thouin (8), j'en ai été parfaitement accueilli, j'y retourne demain.

Nous avons dîné chez nous par économie, cependant j'ai été prendre un potage de six sous chez le plus proche restaurateur.

Après dîner, j'ai été me promener un petit tour et de là je suis venu t'écrire. En arrivant l'on m'a remis ta lettre qui était venue incluse dans celle de Mme Bourgoïn, mon cœur battait, avec quelle force j'ai montré mes quatre étages. Avec quelle promptitude j'ai brisé le cachet. Comme je lus rapidement, j'ai été bien content de voir ton écriture, la joie d'avoir une lettre de toi m'a fait légèrement passer sur les fautes d'orthographe (car il y en a, ma Mélanie), mais je n'ai pas passé aussi rapidement sur le style, je t'en prie, ma bonne amie, écris moi de cœur comme tu m'aimes, enfin pour la disposition où je suis j'ai trouvé ton style un peu gai... Bonsoir, dors d'un sommeil tranquille, aussi pur que moi, c'est tout ce que je souhaite, au nom de toi, de moi, de la petite Mélanie que tu embrasseras pour moi quatre-vingt-dix-neuf fois, et non mille comme disent toujours les gens de mauvais ton.

Mes journées suivantes se sont aussi bien passées que les précédentes. Après déjeuner j'ai été au Jardin des Plantes je m'y suis trouvé réuni avec plusieurs savants : MM. Haüy (10), Bosc (11), et Thouin qui m'ont fait beaucoup d'amitiés et m'ont tous invité à aller les voir, plus particulièrement M. Haüy qui est un savant de premier ordre, et avec cela très modeste, il m'a promis de me donner ses doubles minéralogiques ; il me connaissait de réputation, m'a-t-il dit, Monsieur de Lamarck lui avait parlé de moi, je ne me rappelle plus si je lui ai dit que je déjeunais demain chez Monsieur de Candolle, après le déjeuner nous travaillerons.

Ces Messieurs me menèrent à une séance de l'Institut, et Monsieur Bosc qui est aussi de l'Institut, doit me mener à Versailles dont il dirige les Pépinières. Toutes ces connaissances à la fois honorables et agréables, pourront m'être très utiles, d'abord pour ma Flore, ensuite pour ma réception s'il est possible qu'elle ait lieu.

J'ai été visiter ce matin les Invalides. C'est un superbe monument. Paris a bien des charmes pour un amateur du beau et du sublime, tout se trouve réuni ici pour l'instruction et l'admiration, mais il ne faudrait pas qu'il y eût du monde ou du moins autant, tous les mouvements des passants qui plaisent tant aux filles de bouti-

---

(7) Il s'agit du célèbre botaniste genevois Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841) qui vécut longtemps en France.

(8) André Thouin (1747-1824) professeur d'Economie rurale au Muséum (1793.)

(9) Le grand minéralogiste R.J. Haüy (1743-1822).

(10) L.A.G. Bosc d'Antic (1759-1828) botaniste et zoologiste qui fut consul de France à New York, cf. R.M. May, Les zoologistes français aux Etats-Unis au début du XIX<sup>e</sup> siècle. *Conf. Palais Découverte*, D 90, 1963 (p. 8-10).

ques me déplaisent souverainement. Je voudrais que toutes les belles choses qui pourraient servir à mon instruction et à mes délassements fussent réunies dans un désert où je pourrais vivre en paix au milieu de ma famille et de quelques bons amis et point par exemple les voix criardes qui écorchent les oreilles et ces rires imbéciles qui font pitié. A la place de ceux-là, je voudrais des gens doux, d'un bon conseil, d'un commerce aimable et tranquille, des amateurs de toutes natures, toute la nature.

J'ai été hier au Jardin des Plantes, je me suis promené dans les lieux où le public ne va pas, on m'avait donné les clefs. Après j'ai été chez M. Haüy, l'homme le plus instruit en Minéralogie qui existe. Il est professeur au Muséum, il m'a accueilli avec bonté, a causé longuement avec moi, m'a montré ses collections et a fini par me donner des échantillons précieux.

Je m'en suis revenu dîner, puis j'ai été à l'Opéra. Je m'étais fait une grande idée de ce spectacle, il n'y a rien de surprenant, pour moi, du moins. La colonnade du Louvre et le Salon de Peinture m'on fait plus de plaisir.

J'ai été aujourd'hui à une séance de l'Institut, un des membres a signé pour moi, j'y ai fait entrer Bourgoin ; un autre membre de l'Institut, M. Bosc m'a donné rendez-vous pour Vendredi à Versailles dont il dirige les pépinières, enfin je suis rentré pour t'écrire et ce n'est pas le moment le moins agréable pour moi que celui où je peux m'entretenir avec toi. Je te fais un petit envoi, c'est un présent que je comptais te faire. Devine quoi ? Eh bien, tu as deviné, n'est-ce pas : c'est mon portrait. Bourgoin le trouve ressemblant, mais je crois qu'on m'a fait trop jeune (1), je suis plus raisonnable que mon portrait, je le crois du moins. Comme j'avais une lettre pour le cousin et que d'ailleurs il est fort douteux que la cousine veuille me peindre, j'ai pris l'avance. Cela m'a un peu coûté, mais quand il m'en aurait coûté davantage, je n'aurais pas balancé, le plaisir d'être plus tôt avec toi m'aurait décidé. J'en suis un peu gêné puisqu'il ne me reste presque plus rien. Mais cela m'est égal, j'aime mieux me priver d'un autre côté.

Aujourd'hui j'ai visité le Muséum d'Histoire Naturelle, j'ai été ébloui, j'ai tant vu que je n'ai rien vu.

J'ai visité la Manufacture des Gobelins, il s'y fait des choses incroyables, je t'expliquerai cela. Jusqu'à présent je ne me suis occupé que de ma Flore, n'ayant point mes papiers que je n'ai reçu que hier soir. Maintenant, je vais m'appliquer à m'assurer un état indépendant si je puis ; mais si tu savais comme les affaires vont lentement à Paris : pour voir les personnes que l'on voudrait rencontrer, il faut faire à pied quand comme moi on ne peut agir autrement, sur un pavé gras, dans la boue, heurté sans cesse par les passants, craignant d'être écrasé par les voitures qui se croisent en tous sens, cependant je ne suis pas maladroit à les éviter ; il faut faire, dis-je, avec tous ces désagréments 3-4 lieues et plus pour aller chercher les personnes qu'on ne trouve pas toujours, aussi je commence bien à m'ennuyer à Paris. Il faut être riche pour s'y plaire, encore étant riche, je ne voudrais pas y demeurer, j'aime mieux la campagne. Là, l'étude de la nature s'y fait plus facilement ; là elle se montre à vous toute nue... au contraire dans les grandes villes, on ne fait que la deviner, elle est voilée ou dénaturée... Toujours, mêmes attaques des femmes de Paris, toujours même dédain.

Ne pouvant faire autre chose aujourd'hui, j'ai été à la Bibliothèque Nationale travailler à ma Flore.

Tu es bien folle, ma chère petite amie, de te désoler parce que je t'ai dit qu'il y avait de jolies femmes à Paris, il y en a partout, ma belle, mais partout elle me sont indifférentes, aussi console-toi.

---

(11) Il s'agit certainement de la miniature obligeamment communiquée par les descendants de Toussaint Bastard reproduite ici (fig. 1).

## II. — JOURNAL DE BASTARD A PARIS (1817)

J'ai déjà payé pour être bachelier ès-Lettres, j'ai subi mon examen hier. J'ai payé aujourd'hui pour mon premier examen en médecine, si mon projet ne passait pas, il faudrait que je donne 500 francs de plus tout de suite, et où les prendrai-je ? Il faut emprunter ou tout laisser et perdre ce que j'ai déjà payé... Surtout par un zèle mal entendu, n'allez pas toucher à mes collections, la seule idée qu'on pourrait y toucher me bouleverse l'esprit, je le répète, je n'ai plus rien qui appartienne à la Ville, j'ai même donné des objets à moi. Mes collections consistent désormais dans mon herbier, ma minéralogie, mes insectes et mes coquilles. Malheur à qui les touchera ! Je te les recommande spécialement, c'est tout ce qui me reste de 15 ans de voyages, de dépenses, d'observations, c'est en un mot tout ce que je possède, puisque la ville m'a dépouillé de tout le reste et qu'elle me fait perdre plus de 6 000 francs, aussi que cela soit sacré pour tous et que personne ne s'avise d'y toucher. J'ai acheté une redingote et un chapeau, tu sais j'avais grand besoin de l'un et de l'autre ainsi que d'un gilet noir. Je vis avec la plus grande économie. J'ai bien regretté d'avoir fait venir les verres à liqueur car je n'aurai point l'occasion de m'en servir puisque j'ai perdu l'espoir, du moins pour le moment, d'être fixé à Paris. Je vais passer mes examens dans le moins de temps possible.

Je n'avais pu compter tout ce qu'il faut payer pour être médecin : 500 frs pour les examens, 200 au moins pour la Thèse et avant tout 100 frs pour le baccalauréat, avec d'autres menus frais je n'en serai pas quitte à moins de 1 000 frs et pourtant, je vais obtenir la remise de 500 frs pour mes inscriptions. Si mes amis n'avaient pas fait tant de démarches à ce sujet et surtout si je n'espérais pas pour la suite de grands avantages du Doctorat, je crois que je me serai fait simple officier de Santé. Quant à mon voyage en Grèce, je crois l'affaire manquée et je n'en suis pas fâché car si je me trouve déjà bien éloigné de toi et à 60 lieues, pour vivre ensemble à Paris il faudrait que nous eussions 1 200 frs de rentes et 700 ce n'est pas assez.

Je n'ai pas du reste à me plaindre de l'Ecole de Médecine. M. Duméril (12) a toujours pour moi les plus grandes bontés. Ce soir il m'a trouvé tout changé et il a deviné une partie de ma situation et m'a offert avec beaucoup de délicatesse ce qui me faudrait. Mais je lui ai dit que je n'avais besoin de rien. J'aime mieux renoncer à tout plutôt que d'emprunter. Le pain vaut sept sous la livre et il est souvent bien mauvais. La viande de boucherie vaut quinze sous la livre et le porc dix-huit sous, enfin tout est d'un prix excessif.

Je viens de fabriquer du cidre à la parisienne qui me reviendra à deux sous la bouteille, je ne sais si cela sera bon, dans tous les cas je saurai m'en contenter. J'avais donné à Béclard (13) 10 bouteilles grandes de bon vin blanc que m'avait envoyé Béraud parce qu'il en avait désiré, il m'a rendu 10 bouteilles de mauvais vin rouge, n'en parle à personne, surtout à ta mère qui fait l'office de tambour de ville.

J'ai pourtant fait l'effort d'aller à deux bals au Carnaval, j'ai bien pris sur moi mais je me tenais par derrière et me retirai de bonne heure, ma culotte courte est si râpée.

Je viens de passer mon quatrième examen et j'ai eu le bonheur d'avoir la note avantageuse de Très Satisfaisant; ainsi qu'à mon troisième. Je n'avais eu que le satisfaisant aux deux premiers, mais alors je ne savais pas commander à ma timidité et ils étaient plus difficiles.

Je viens de m'inscrire pour mon cinquième et donner 100 francs, aussi je suis presque à sec. Pourtant dans trois semaines, il faudra payer pour ma thèse et j'espère recevoir une partie de ce que la ville me doit encore.

---

(12) Le naturaliste Constant Duméril (1774-1860) qui était professeur de Pathologie interne à la Faculté de Médecine de Paris depuis 1801.

(13) P.A. Béclard, (1785-1825) Professeur d'anatomie à la Faculté de Paris né à Angers, chirurgien en chef de la Charité.

DE L'INFLUENCE  
DES SAISONS

N.° 110

*Ter.*

DANS LES CONTRÉES DE L'OUEST DE LA FRANCE;

ESSAI MEDICAL

*Présenté et soutenu à la Faculté de Médecine de Paris,  
le 30 juin 1817, pour obtenir le grade de Docteur en  
médecine,*

PAR T. BATARD de Chalonnès,

Département de Maine-et-Loire,

Ancien Chirurgien interne des hôpitaux d'Angers; ancien Professeur  
de Botanique; Membre correspondant de la Société de la  
Faculté de Médecine de Paris; des Sociétés philomatique et  
médicale d'Emulation de la même ville; des Académies ou Sociétés  
savantes de Zurich, Agen, Orléans, Dijon, etc. *De la société*

*Année, de l'Académie royale de médecine, &c*

*Quicumque artem medicam integrè adsequi velit,  
primum quidem temporum anni rationem habere debet...*

*HIPP., de aeribus, aquis et locis. (Foss.)*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1817.

Fig. 2. — Fac-similé de la page de titre de la Thèse de Médecine de Bastard (1817)

Je serai bientôt obligé de prendre de l'émétique, j'ai beaucoup de bile à la suite de tous mes soucis.

6 août 1817.

Je viens de passer ma thèse (14), ma chère amie et avec encore plus de succès que tous mes autres examens. J'ai reçu tant de compliments de mes examinateurs et de tout le monde que je ne savais que devenir pendant la cérémonie. J'ai lu dans les yeux de Monsieur Duméril le plaisir qu'il éprouvait de me voir briller sur la chaise doctorale. En sortant, il m'a sauté au cou et m'a de nouveau accablé d'éloges. Cependant je n'ai pu user de tous mes moyens, mon émotion était trop forte, je n'ai pu maîtriser ma timidité autant que je me l'étais proposé. Enfin, je suis Docteur et malgré la jalousie que je pourrais exciter parmi mes chers compatriotes, je n'en serai pas moins médecin de la Faculté de Paris (Cf. fig. 2.).

Ma joie égale mon impatience, ma chère amie, je pars dans deux jours, j'ai enfin terminé toutes mes affaires qui me retiennent à Paris.

Malgré mon impatience, j'arriverai bien lentement, je m'en irai à pied. J'ai trouvé que c'était le moyen le plus économique, les autres ne conviendraient guère à l'état de mes finances. Cependant, je rapporte notre argenterie, elle nous fournira de quoi pourvoir aux premiers instants si nos parents ne nous aident pas, les uns parce qu'ils le peuvent, les autres parce qu'ils le doivent. J'ai déjà fait toutes mes visites d'adieu et j'ai reçu partout des témoignages de regrets les uns vrais, les autres feints sans doute... Mais partout des vœux pour mon bonheur futur et ma réussite... cela ne coûte rien. Cependant il ne faut pas être injuste avec les hommes ; peut-être qu'il y en a quelques-uns de bons et de vrais.

Je ne m'en irai point comme j'avais d'abord décidé par Fontainebleau, les jeunes gens avec qui je devais faire le voyage par la Loire ne partant que plus tard.

J'ai hâte de pouvoir t'indiquer le jour où tu pourras te trouver avec tes enfants sur la route de Paris à m'attendre.

Je m'en irai donc à pied par le Mans en botanisant, en herborisant et papillonnant, et je rêve toutes les nuits que je suis arrivé.

Ces pages de journal pour fragmentaires qu'elles soient constituent un intéressant document d'époque. En effet, Bastard y décrit dans des termes simples, pleins de fraîcheur et de spontanéité le Paris de l'Empire et de la Restauration : l'animation dans les rues encombrées, les charmeuses du Palais-Royal, etc... Nous avons également des indications de première main sur le coût de la vie à cette époque (prix des denrées alimentaires, des inscriptions universitaires).

Comme J.-V. Audouin, dont nous avons publié il y a quelques années (15) le *Journal* de 1817 et 1818, son émule Bastard est friand de Théâtre : dès le premier soir de son arrivée, il se rend au Théâtre Français pour entendre *Iphigénie* de Racine, fréquente également l'Opéra et l'Opéra-Comique et participe aussi aux distractions du Carnaval.

---

(14) Le diplôme de Docteur en Médecine de Bastard lui fut délivré le 1<sup>er</sup> août 1817. (Cf. fig. 2).

(15) J. Théodoridès, J.V. Audouin, *Journal d'un étudiant en Médecine et en Sciences à Paris, sous la Restauration (1817-1818)* (Texte inédit). *Hist. Méd.* 1958-1959, 126 p., 76 fig. Il est intéressant de noter que le Bastard cité par Audouin (p. 17, 20, etc.), est très probablement Toussaint Bastard.

Mais Bastard est un bon mari et un bon père et il lui tarde de retrouver sa famille. De plus, la vie de Paris n'est pas faite pour lui. Il dit textuellement : « Je commence bien à m'ennuyer à Paris. Il faut être riche pour s'y plaire, encore étant riche, je ne voudrais pas y demeurer, j'aime mieux la campagne ».

Un autre intérêt de ce document réside dans la mention faite par Bastard de nombreux savants aujourd'hui célèbres tels que Lamarck, de Candolle, Haüy, Bosc, Thouin, Duméril, etc... qu'il eut l'occasion de rencontrer lors de ses séjours à Paris.

### III. *Correspondance et diplômes de Toussaint Bastard*

Bastard a été en correspondance avec des savants de son époque dont certains sont forts connus aujourd'hui.

C'est ainsi que l'on trouve parmi les papiers conservés par ses descendants, des lettres portant les signatures de Cuvier, Vauquelin, Béclard, C. d'Orbigny, Thouin, Lamouroux, A. de Saint-Hilaire, Ach. Richard, Solier, Toscan, etc.

Bastard fut aussi très lié avec David d'Angers dont deux lettres qui lui furent adressées par ce dernier ont été conservées. Elles ont un caractère politique (16).

Enfin, quelques-uns des diplômes de Bastard ont été conservés. En voici la liste avec la date à laquelle ils lui ont été décernés :

Société Philomathique de Paris (17 juin 1809).

Société de la Faculté de Médecine (20 septembre 1814).

Diplôme de Docteur en Médecine (1<sup>er</sup> août 1817).

Société Philomathique de Perpignan (5 février 1834).

Tels sont les quelques documents que nous voulions présenter sur ce savant peu connu mais très estimable par ses connaissances botaniques, exemple typique de ces érudits provinciaux du siècle dernier qui étaient à la fois naturalistes et médecins et entretenaient des contacts suivis avec les astres du firmament scientifique de la capitale.

---

(16) Bastard n'est cependant pas mentionné dans les *Carnets de David d'Angers*, 2 vols. Plon, 1958 publiés par André Bruel. Les lettres de ce dernier à Bastard furent écrites en 1841 et ont été communiquées à M. Bruel, spécialiste de David d'Angers.